

Lettre à Alain Deneault

Marie-Célie Agnant

Numéro 162, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Agnant, M.-C. (2019). Lettre à Alain Deneault. *Moebius*, (162), 89–93.

lettre à alain deneault

UN HOMME DEBOUT EST-IL AUSSI UN HOMME SEUL ?

Marie-Célie Agnant

Les organisateurs et leur public espéraient sans aucun doute une soirée de semailles d'idées non délayées: une soirée de paroles libres. Ils l'espéraient, inscrite dans « cette poussière que soulève la vie humaine et de ce grand bruit et de cette rumeur de piétinement qu'elle fait entendre » (Paul Nizan). Entre les envolées lyriques, et cette coutume angélique que sont les déclinaisons de professions de foi révolutionnaires, je me préparais à engranger, à la suite de ma lecture, les mots d'appréciation émue que – à la manière de condoléances – m'offrent les âmes sensibles en pareilles circonstances. En règle générale, c'est le moins que l'on puisse faire, se dit-on. Tout en parlant, elles me gratifieraient de quelques tapes dans le dos: « Ce qu'on te comprend. On comprend ton combat, on sent ta révolte... on te soutient ! » La soirée terminée, les papiers rassemblés, on s'en irait prendre un verre bien mérité, et moi, je rentrerais dans mon logis, retrouver mes tourments.

Mais ce soir-là, tout semblait différent, car vous étiez présent. J'eus l'occasion de vous rencontrer.

Je m'étais assise à votre droite. À gauche, un autre siège : vide. Je l'avais proposé à une poète perchée sur des échasses, arrivée quelques minutes avant que ne débutent les déclamations, et qui cherchait une des rares places encore non occupées. D'un geste de la main dénué de toute grâce, le regard hautain – puisqu'elle se voyait déjà engagée sur ce chemin lumineux de la célébrité –, dans un tourbillon froufrouant de volants, elle m'avait signifié son choix d'une rangée de participants peut-être plus convenables.

Comment, devait-elle se dire, poète couronnée, avec son nom bien imprimé sur un premier opuscule, se retrouver au même rang qu'une clandestine ? Juchée sur sa certitude, elle avait beau ne susciter en moi qu'une vague pitié, j'avais senti malgré tout dans la poitrine, un peu à l'endroit du cœur, le coup de poing habituel dans ces situations. L'important, m'étais-je dit, au bout d'un moment, c'était qu'il n'y aurait personne d'autre que moi pour accaparer votre attention.

Je me suis mise soudain à me réjouir de votre solitude, car ce tumulte permanent en moi, ce poids sur ma peau et dans mes veines, obsession venue d'aussi loin que cette grande Histoire, tout cela, oui, je comptais vous le confier. Mon trop-plein de paroles et de sourdes colères, ce trop-plein de tout avait besoin de vous et j'attendais, impatiente, cette lecture politique humble et sans détour que permet votre regard ouvert sur le monde, lecture porteuse de promesses, en ce temps, comme le dit Nizan, où *les philosophes s'abstiennent, [...] vivent dans un état de scandaleuse absence.*

Nizan ? C'est vieux... dépassé (j'entends les censeurs, les partisans du langage autorisé). Dépassé par qui, ou quoi ? *Par la philosophie sans rime ni raison ? Celle de la générosité paresseuse, [...] qui demande quelles peuvent être les relations de la philosophie et des hommes ?* C'est que je voulais surtout vous parler du passé toujours à fleur de peau ici, là-bas, partout ; le passé, qui de passé ne porte que le nom ; vous parler des braises rougeoyantes, de ces feux qui couvent ici et là, prêts à tout embraser, de ces guerres qui ne disent pas leur nom, et des chiens de garde, les crocs toujours dehors.

Les applaudissements pleuvaient. Les lectures se succédaient : tiédeur... discours prédigérés... fêlures... idées fossilisées... marasme...

Vides impossibles à combler...

Rien ne permettait, dans ce flot continu, d'évoquer la rigueur nécessaire par les temps qui courent, l'engagement sans fard.

À peine distraite par la litanie malhabile et prétentieuse – puisque baignant dans ce paternalisme exacerbé et inconscient – qui, obstinément, suivait son cours, j'attendais le moment d'échanger avec vous, sinon quelques idées, du moins quelques phrases.

L'homme libre, ou encore celui qui ose se tenir debout, est-il aussi un homme seul ? Je comptais vous poser la question. Quel plaisir ce serait, me disais-je, de pouvoir effleurer, enfin, cet esprit décapant et sans entraves qu'est le vôtre.

À propos de ses personnages Hadrien et Zénon, Marguerite Yourcenar explique que la façon la plus profonde d'entrer dans un être est de tâcher d'entendre, de faire silence en soi pour entendre ce qu'il pourrait dire

dans telle ou telle circonstance. Faisant fi du vacarme, j'ai donc essayé d'imaginer ce que pouvaient susciter en vous ces discours de circonstance, puis j'ai convoqué le silence pour vous entendre clamer votre refus des mots creux et des bâillons, qu'importe le prix.

Vous preniez la parole à la fin de la soirée. J'ai compris, en vous écoutant, que j'avais croisé, ce jour-là, un homme de tous les territoires, de ceux qui, *profondément engagés dans la présence et la matière humaine*, exècrent boniments et euphémismes, refusent la posture qui convient *aux sténographes de l'ordre*, et savent *expliquer la nécessité de le dépasser, voire de le subvertir*, car ils ne craignent ni les décideurs ni leurs chiens de garde.

Je me trouvais, me disais-je, aux côtés d'un homme debout, porteur des mots des multitudes que l'on condamne au silence et à la peur. Vos paroles faisaient retentir les échos de tous les cris contre les persécutions et l'injustice, contre la misère et l'exploitation. J'ai su que vous ne vous étiez pas retrouvé dans cette salle pour simplement «apporter votre pierre à l'édifice», vous contenter d'exprimer un choix politique et idéologique brinquebalant, qui changerait de cap au moindre souffle du moindre alizé.

Et alors que le monde tressaille et peine sous les assauts d'un capitalisme démentiel et ravageur, que la planète se trouve littéralement dans les fers, que nous allons, telles des bêtes aveugles, à l'abattoir, dans cette époque de toutes les perversions qui fait une si large place à la «médiocratie», j'ai compris, en vous écoutant, que la liberté a un prix, que le devoir d'indignation n'a rien à voir avec les pétitions de principe et les discours de circonstance. Ce devoir d'indignation de l'homme libre, selon vos mots, est primordial, il demeure notre seul espoir. Mais il fait aussi

de cet homme libre un homme debout et, le plus souvent...
un homme seul.

P.S. Je me demande, Alain Deneault, si vous aviez remarqué que la poète en jupe, un sourire jaune sur le visage, était venue, alors que la soirée était terminée, se mettre à nos côtés. Elle tenta de vous interrompre pour me tendre une main, tandis qu'attentive, je buvais vos paroles qui n'empruntaient ni le ton des condoléances ni celui de la commisération. À gauche, le siège était demeuré vide. La poète était toujours là, debout. Elle attendait je ne sais quoi, ni pourquoi, à ce moment-là. Qu'avait-elle eu le temps de saisir et qui l'avait rassurée? Que je faisais, que nous faisons peut-être partie, devait-elle se dire soudain, du même sérail qu'elle? Une question philosophique, certainement. Elle n'a pas su vous la poser, se contentant d'étaler son sourire jaune. Mais le froufrou de sa jupe ne pouvait vous atteindre. Nous parlions de l'ouvrage *Noir Canada* – de ces mots qui, malgré les bâillons, éclatent et résonnent ici et là, partout.